

Instantanés

Quelques traces d'oubliés

Aurore Jacob

Née en 1983 à Strasbourg, Aurore Jacob est auteure et comédienne. Après un Master de théâtre à la Sorbonne, elle troque la théorie pour le plateau. Elle écrit une douzaine de pièces, dont plusieurs ont été publiées par Théâtre Ouvert, les Editions Koinè et En Acte(s). En 2010, *Au bout du couloir à droite*, reçoit "L'Aide à la création du CnT : Encouragements" et est traduit en mandarin. En 2014, ce texte est mis en espace par Olivia Grandville à Théâtre Ouvert pendant le festival FTO # 1. En 2015, *Souvenirs au bord de mère* est mis en lecture par Sophia von Gosen.

Son travail est soutenu par Théâtre Ouvert et A mots découverts. Elle bénéficie de plusieurs résidence à la Chartreuse-CNES notamment pour *Seuls les vivants peuvent mourir* (mis en voix par Madeleine Louarn, festival FTO#2), *SUR/EXPOSITION* (lauréat de "L'Aide à la création du CnT : Ecriture Dramatique" et mis en espace par Olivia Grandville à Théâtre Ouvert avec les étudiants du CNSAD) ou encore *Chienne à la lune rouge*. Le CED-WB la reçoit également en résidence à Mariemont pour écrire *Le Sens de l'escargot*.

En 2016, *Heinz et Bretzel* est lu à Prague lors du festival Snez tu zabu. Elle est aussi invitée à Barcelone pour le festival International de L'Obrador d'Estiu à la Sala Beckett où elle écrit *Le Nombre imaginaire*.

Les personnages :

- Choeur
- La fille
- Le fils
- Elle
- Lui
- L'image de la mère
- Loïc Berberis
- Le géant
- Lolotte
- Jean

Le géant : Je sens sa main dans la mienne. Je me retiens pour ne pas dire je sens sa petite main dans la mienne. Parce qu'elle se fâcherait. Elle n'aime pas quand je dis qu'elle est petite. Elle se vexe, se fâche, peste et se braque. Une minuscule femme tempête. Ma petite furie miniature. Je tiens sa main tout entière au fond de ma paume. Sa tête repose sur mes cuisses.

Lolotte : Je ne dors pas.

Le géant : Elle dit qu'elle ne dort pas.

Lolotte : Parce que je ne dors pas.

Le géant : Elle parle dans son sommeil. Parfois. En sursautant elle dit la terre va m'avalier. Elle dit je te vois la terre. Avec mes deux yeux ouverts je te surveille. Elle dit. Tu ne trembleras plus. Je ne dis rien avec des mots. Je ne la contredis pas. Et je serre sa main dans ma paume. Je la serre pour la protéger de la terre qui tremble et engouffre les corps des vivants dans son ventre.

Lolotte : Tu n'avaleras plus personne. Tu ne détruiras plus les maisons. Tu ne mangeras plus les parents ni les enfants.

Le géant : Elle dit ça. Et elle se rendort.

Lolotte : J'ai dit je ne dors pas.

Le géant : Elle a le sommeil agité. Secousses, soubresauts. Sa main, sa petite main, se crispe au creux de ma paume de géant.

Lolotte : Tu ne m'avaleras pas tout rond. Je te vois, la terre. J'ai décidé de ne plus fermer les yeux. Plus en même temps. Je ferme l'un puis l'autre. Mais jamais les deux au même moment. Comme ça tu ne me surprendras pas cette fois.

Le géant : Elle ne te mangera pas. Je te protégerai. La terre ne pourra pas te manger. Je te le promets.

Lolotte : Je n'ai pas besoin de toi. Je suis assez grande pour m'occuper de moi.

Le géant : Elle dit je suis assez grande.

Lolotte : Parce que c'est vrai.

Le géant : Elle n'a pas huit ans.

Lolotte : Si. Je les ai.

Le géant : Elle dit qu'elle a huit ans. Même si ce n'est pas vrai. Elle dit qu'elle n'a pas besoin de moi. Peut-être que c'est moi qui ai besoin d'elle. Et elle se rendort en se serrant contre moi.

*

Elle : Pourquoi tu restes ? Tu pourrais partir et tu restes quand même.

Lui : Pour aller où ?

Elle : Ailleurs.

Lui : Ça ne changerait rien.

Elle : Tu ne serais plus bloqué avec moi.

Lui : Je ne peux pas partir. Je n'ai pas le choix.

Elle : Tu as encore tes jambes pour t'en aller. Tu pourrais vivre ou essayer autre chose.

Lui : Peut-être que ça ne m'intéresse pas, autre chose.

Elle : Tu m'aimes encore.

Lui : Je crois.

Elle : Comment tu peux m'aimer alors que je ne suis plus que la moitié de ce que j'ai été.

Lui : Parce que c'est comme ça.

*

Le géant : J'ai marché des kilomètres et des kilomètres avant de rencontrer Lolotte. J'ai évité les gares et les aéroports. C'est toujours mieux d'éviter les gares et les aéroports. Je sais ce qu'on y trouve. C'est pour ça. Je préfère les éviter. J'ai suivi les sentiers loin des routes. Après la destruction de ma ville j'ai marché sans m'arrêter. J'aurais pu faire le tour du monde. Même si je savais que c'était impossible. A cause des murs et des barbelés qui poussent comme du chiendent. J'ai fait des détours sans fin. J'ai vu des moutons crevés. Ou plutôt j'ai vu des restes de moutons. La viande avait tourné. Plus rien à manger. Tout un troupeau dépecé. Et après j'ai vu les chiens aussi. Et un homme et une femme. Et je me suis dit que ce n'étaient pas des bêtes qui avaient tué le troupeau. Ou plutôt si. Des bêtes mais pas des loups. Les mouches se régalaient. Je ne me suis pas arrêté. Je n'ai pas creusé de tombe pour l'homme et la femme. Je me suis dit que je pourrais marcher jusqu'à la fin. Qu'un jour je tomberais. Simplement. Je me disais que je n'avais qu'à marcher et qu'un jour je tomberais et que ce serait bien. Et j'ai vu Lolotte. Ou plutôt, je l'ai entendue. Elle chantait. Je ne savais pas ce qui la faisait chanter. Je ne le sais toujours pas. Elle cueillait des fleurs pour ses parents. Elle m'a demandé de l'aider à faire un gros bouquet. Je l'ai aidée. On a déposé les fleurs sous un chêne. Je n'ai pas posé de question. Elle m'a dit qu'elle s'appelait Charlotte mais qu'elle préférait Lolotte. Je lui ai dit que je m'appelais

Jean. Elle m'a dit qu'elle m'appellerait le Géant et que je devais l'aider à chercher une nouvelle maison. Je n'ai pas posé de question. Mais maintenant je sais pourquoi je marche. Chaque jour. Je marche des kilomètres et des kilomètres. Et je porte Lolotte quand elle est fatiguée. Elle est devenue mon foyer.

*

Lui : Ne reste pas là tu vas tomber.

Elle : Ce n'est pas grave.

Lui : Si tu tombes.

Elle : La vue est magnifique.

Lui : Il n'y a plus rien à voir.

Elle : Depuis que les immeubles sont tombés je vois la forêt. J'ai les yeux qui transpercent la fumée. Je vois derrière la poussière de la ville.

Lui : Viens à côté de moi.

Elle : Je ne peux pas marcher. Tu as oublié.

Lui : Non.

Elle : Tu as peur. Tu as peur pour moi.

Lui : Oui.

Elle : Tu as toujours peur. Tu m'as embrassée par peur, tu m'as épousée par peur, tu as acheté cet appartement, ces meubles, ce lit, par peur. Tu restes par peur. Ne t'en fais pas. Je ne crains plus rien.

Lui : Si tu tombais.

Elle : Je tombe. Et. Je n'ai pas peur. Peut-être que je tomberai sur mes pattes. Peut-être que je rebondirai. Peut-être que je resterai suspendue entre deux étages. Peut-être que mes os se briseront en mille particules. Peut-être que chaque particule se dispersera aux quatre vents et que je ferai enfin le tour du monde. Qui sait. Il suffit d'essayer.

*

Jean : Si je crois au destin. Pourquoi je pense à ça.

Pourquoi je pense au mot destin.

Pourquoi.

Il s'impose à moi.